

Vers un enseignement universel

Un entretien avec Michel Butor

Pierre Jeancard

Volume 10, Number 2 (56), March–April 1968

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29574ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Jeancard, P. (1968). Vers un enseignement universel : un entretien avec Michel Butor. *Liberté*, 10(2), 33–37.

vers un enseignement universel

un entretien avec michel butor

Pierre JEANCARD — Michel BUTOR, vos succès littéraires ne peuvent faire oublier que vous avez été Professeur en France, en Suisse, en Grande-Bretagne, en Egypte, en Grèce et surtout aux Etats-Unis. Vous êtes donc un peu universel. C'est pour quoi je vous demande s'il vous paraît raisonnable de concevoir dans 5 ans, dans 10 ans, dans 20 ans, un enseignement universel véritable?

Michel BUTOR — Qu'est-ce que vous appelez un enseignement universel?

P.J. — Je pense à un enseignement (programme et méthodes) qui serait le même pour tous les enfants du monde.

M.B. — Evidemment, cela pose beaucoup de problèmes: le niveau scolaire des différentes régions du monde n'est pas le même; le niveau scolaire des parents n'est pas le même. Le terrain que l'on a à travailler est donc sans rapport.

Il peut y avoir des méthodes d'enseignement applicables un peu partout — surtout dans les premières années de l'enseignement primaire et pour l'enseignement élémentaire (je pense, par exemple, aux jardins d'enfants). Dans ces cas-là, il y a des programmes, des ensembles de matières qui peuvent être communs à tous les pays.

Déjà, dès qu'on touche à l'enseignement primaire, l'affaire se complique de plus en plus. L'éducation ne concerne pas seulement les enfants que l'on a sous son autorité mais aussi leurs parents.

L'éducation est un dialogue entre le professeur et les parents par l'intermédiaire des enfants.

À l'heure actuelle, on ne peut pas prévoir un programme d'enseignement identique pour toutes les régions du monde, pour la simple raison que ces régions n'ont pas la même culture. L'aspect le plus clair de cette évidence, c'est le problème de la langue. Dans les différents pays du monde, on n'enseigne pas dans la même langue, cela va de soi. Or ce problème de la langue n'est que l'aspect le plus extérieur de la différence des cultures.

Non seulement, les enfants n'ont pas les mêmes langues, mais ils n'ont pas les mêmes références, ils ne vivent pas dans la même réalité. Ils n'ont pas, par exemple, les mêmes "grands hommes" dans les pays où cette notion existe et, si cette notion n'existe pas, ils n'ont pas le même contexte religieux.

P.J. — Pourquoi chaque année scolaire ne se déroulerait-elle pas dans un pays différent?

M.B. — Vous pensez à un programme d'enseignement où les enfants circuleraient de pays en pays?

Effectivement, il est très important, dans l'enseignement actuel, de faire voyager les enfants. En outre, l'enseignement des langues étrangères remplace peu à peu — et à juste titre — l'enseignement des langues anciennes. Pour enseigner les langues étrangères, le seul moyen vraiment efficace est de combiner les heures de classe avec un séjour plus ou moins long dans le ou les pays où on parle cette ou ces langues.

Mais les "voyages scolaires" ne peuvent pas avoir lieu trop tôt. On doit prévoir des années où les enfants passent d'un pays dans un autre. Aujourd'hui, il y a les "classes de neige", pourquoi n'y aurait-il pas, demain, des "classes à l'étranger"?

Cependant, pour que ce soit réellement efficace, il faut que ces "classes à l'étranger" soient assez longues. Bien sûr, tout au début, pour les jeunes enfants, on peut envisager des séjours assez courts de l'ordre d'un mois, pour les familiariser avec le monde extérieur. Mais ensuite, dès qu'ils seront un peu plus âgés, il faudrait qu'ils passent une pleine année scolaire à l'étranger.

Si je dis que ces séjours d'un an à l'étranger sont excessifs pour de jeunes enfants, c'est que le problème de la séparation des enfants d'avec leurs parents demeurera toujours très délicat. D'autre part, quand de jeunes enfants partent à l'étranger pour un assez long temps — même s'ils sont accompagnés de leurs parents — cela pose des problèmes d'intégration culturelle. Lorsque l'enfant est très jeune, il a absolument besoin de se sentir chez lui, à l'intérieur d'une langue.

P.J. — Si on vous proposait d'être le coordonnateur de cet enseignement à l'échelle de la planète, accepteriez-vous?

M.B. — Je ne sais pas. Je ne pense pas. Je crois que c'est un problème qui est au-dessus de mes forces. Mais je pourrais peut-être donner quelques indications, intervenir en tant que "consultant".

P.J. — Pour vous, l'enseignement universel, c'est l'enseignement de l'avenir?

M.B. — Indiscutablement, c'est l'enseignement de l'avenir, mais ce n'est pas encore celui du présent. Comme il s'agit de l'enseignement de l'avenir, notre devoir est de le préparer. Et cette préparation va demander très longtemps car, évidemment, il y a des risques, l'enseignement étant sans doute la région la plus sensible d'une civilisation, la région la plus dangereuse aussi.

Si l'on veut transformer une société, le point-clé sur lequel il faut agir, c'est son enseignement. C'est un point qui répond, qui vibre avec beaucoup de force. C'est le point capital.

P.J. — Rappelez-vous votre passé. Quels sont les points essentiels de divergence et de rapprochement entre les étudiants des différents pays où vous avez enseigné?

M.B. — Les étudiants sont profondément différents selon les pays. Profondément. L'enseignement n'est pas le même. On ne peut pas parler des mêmes choses.

La première fois que j'ai enseigné à l'étranger, c'était en Egypte. J'étais professeur de français dans un lycée égyptien. En principe, les élèves avaient déjà fait plusieurs années de français, mais ils avaient fait ces années de français dans une opposition à notre langue — l'enseignement égyptien étant alors en train d'abandonner le français pour l'anglais.

Il y a eu un renversement de politique et, pour des raisons gouvernementales, on a remis le français à l'honneur.

On a fait venir de France un certain nombre de professeurs comme moi. Les élèves avaient donc, en principe, des connaissances en français. En fait, ils n'en savaient pas un mot. Moi, je ne savais pas un mot d'arabe!

Je me trouvais devoir leur enseigner un programme absolument impossible — car ils ne possédaient même pas les premiers rudiments de notre langue.

Heureusement, eux comme moi, savions un peu d'anglais — pas tout à fait le même —, c'est de cette façon très particulière que j'ai donné mes cours... de français.

L'expérience était intéressante dans la mesure où j'ai vraiment réalisé ce que pouvait donner un programme établi sans tenir compte de la réalité.

P.J. — L'étudiant est-il révolutionnaire par principe, anti-conformiste par esprit?

M.B. — Lorsqu'on va à l'école, on y va pour se conformer. Lorsqu'on va à l'Université, on y va pour passer des examens, donc pour réussir à composer des textes comme les professeurs le veulent. Mais l'inadaptation de l'enseignement (qui est toujours inadapté à la société dans laquelle il est donné et on peut dire qu'actuellement, dans bien des cas, il est incroyablement inadapté) entraîne l'étudiant, presque partout dans le monde, à se révolter parce qu'il est déçu par l'enseignement qu'on lui apporte.

P.J. — L'âge de l'étudiant est aussi celui de la révolte, celui des rebelles sans cause?

M.B. — Les rebelles ne sont pas sans cause. Ils ne savent pas pour quel avenir ils luttent mais il y a des raisons très fortes pour lesquelles ils se révoltent. C'est pourquoi, une fois encore, je vous répète que l'enseignement est inadapté — et c'est très vrai pour les Etats-Unis.

P.J. — L'étudiant américain est-il aussi ouvert aux problèmes du monde que l'étudiant d'Europe occidentale?

M.B. — Certainement, oui! Quand je dis que l'enseignement américain est inadapté, il ne l'est, il ne l'est pas plus, et même

moins, que l'enseignement donné en Europe occidentale. Cette inadaptation est liée à tout le problème de la société américaine et à toutes ses contradictions — et ça va très, très, très loin.

P.J. — L'idée ne vous est jamais venu d'écrire une étude sur l'enseignement américain?

M.B. — Non. Je suis prudent...

P.J. — Dans quel pays avez-vous rencontré le maximum de compréhension, le plus de respect?

B.M. — Ah! Mais j'ai rencontré beaucoup de respect aux Etats-Unis. On se fait souvent en France une image de l'étudiant américain comme se moquant de son professeur. C'est vrai dans l'enseignement secondaire (*high school*) qui est particulièrement mauvais aux U. S. A. C'est le point noir de l'enseignement américain. On peut dire qu'il n'y a pas d'enseignement secondaire aux Etats-Unis.

Par contre, dans les bonnes Universités, les étudiants viennent avec un grand désir d'apprendre, surtout dans les Universités qui ne sont pas prétentieuses. Les Universités prétentieuses — autant que coûteuses — sont les vieilles et célèbres Universités de la Côte Est: Harvard, Yale, Princeton, notamment. Elles se prennent pour Oxford et Cambridge, ce qu'elles ne sont pas. Alors, là il y a quelque chose qui ne va pas.

Au contraire, dans les grandes Universités du Middle-West — surtout, dans les grandes Universités d'état — les étudiants sont pauvres, les études sont presque gratuites. Les étudiants sont sérieux, les études sont sérieuses, les résultats sont sérieux. Les étudiants ont là une véritable passion d'apprendre.

P.J. — L'écrivain ne regrette pas le Professeur?

M.B. — J'aime bien enseigner et je continue de temps en temps à le faire.

*Propos recueillis
par Pierre Jeancard*